Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 55

Artikel: Les artistes [suite et fin]
Autor: Smith, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029803

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Troisième Année **N° 55** 15 Mai 1904.

Abonnement Suisse: Un an. Fr. 6.—

LA MUSIQUE EN SUISSE

Abonnement Etranger: Un an. Fr. 7.—

ORGANE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

RÉDACTEURS EN CHEF: E. JAQUES-DALCROZE et H. MARTEAU GENÈVE.

ÉDITEURS-ADMINISTRATEURS: SÄUBERLIN & PFEIFFER, IMPRIMEURS VEVEY

Les Artistes.

(Suite et fin).

Tant que l'artiste n'a rien, ne gagne rien, son budget est la chose du monde la plus simple. Il perche où il peut, déjeûne rarement, dîne quand on l'invite, et soupe de temps en temps, dans les salons où l'on fait de la musique, avec un verre d'orgeat ou une glace ; trop heureux lorsqu'à ces délicates friandises se joint quelque aliment solide, tel que baba, brioche ou tartine ! Avec un régime de ce genre il n'y a pas moyen d'engraisser ; mais chez un jeune artiste la maigreur ne sied pas mal ; on l'interprête toujours en un sens honorable ; on la met sur le compte du feu sacré qui le dévore !

Par malheur on est plus exigeant sur le chapitre de la toilette, et notamment sur la pureté de la chaussure. A moins de s'être posé en artiste rêveur et sauvage, en espèce de paysan du Danube jouant du violon, pinçant de la guitare, exhalant du Schubert à pleine gorge, comment oser se présenter dans une société choisie avec des bottes chargées de boue, un pantalon tatoué jusqu'aux jarrets ? Ah ! si l'on savait quelle torture morale cause souvent une averse inattendue, tombant juste au moment où l'heure l'appelle, à l'artiste qui n'a pas dans sa poche assez de numéraire pour se permettre une voiture ! Si l'on savait à quel système de démarche aérienne, tortueuse, vacillante, le réduit la dure nécessité de choisir les pavés, de n'en effleurer que les sommets les plus luisants ! Une longue traite dans les sables du désert est cent fois moins fatigante, cent fois moins semée d'angoisses et d'accidents qu'une course dans Paris, en temps de pluie, avec l'obligation d'arriver sec et sans tache.

Mais comment donc s'y prenaient nos aïeux, à l'époque des bas de soie blancs, des chemises à jabot, et des rues sans trottoirs ?

Le commencement de la vogue et de la fortune est le vrai commencement des épreuves de l'artiste. Le premier flot de prospérité qui le soulève, risque toujours de l'entraîner en pleine mer, s'il ne se tient ferme, et alors Dieu sait ce qu'il advient de lui à travers les vents qui le ballottent, les courants qui l'entraînent ! Beaucoup d'artistes s'abandonnent à ce flot sans résistance, prodiguent l'argent comme ils le gagnent, et sont tout étonnés de se trouver, dans leurs richesses, encore plus pauvres qu'ils ne l'étaient dans leurs misères. Ils ne se doutaient pas que l'opulence se mesurât, non sur les sommes que l'on reçoit, mais sur celles que l'on paie. Tel est riche avec douze cents francs, et tel est pauvre avec un million.

Il y en a d'autres qui font des plans superbes, mais qui ne les suivent jamais. « Si je gagnais six mille francs, disait un de ces derniers, je n'en demanderais pas davantage. Avec six mille francs, on peut avoir tout le nécessaire et un peu de superflu, cinq cents francs pour le logement, mille francs pour l'habillement, autant pour un domestique, deux mille francs pour la table, et le reste pour le plaisir. » Les six mille francs arrivèrent, mais les exigences grandirent en même temps, et à deux ans de là le même homme refaisait son budget sur des bases plus larges : « Décidément, à moins de quinze mille francs, la vie n'est pas possible ; car ce n'est pas vivre que de se priver de tout, que d'assister aux jouissances des autres, et de ne jamais s'asseoir au banquet. Encore, avec quinze mille francs, il faut y regarder de près, ne recevoir chez soi que des amis, n'avoir pas d'automobile, pas même de cheval, enfin rien de coûteux !... » Au bout d'un an, nouveaux plans, nouveaux calculs. C'étaient vingt-cinq mille francs qu'il fallait pour mener une vie tolérable, ornée, il est vrai, d'accessoires tels que maîtresse prise au théâtre, valets, chevaux, etc. Bref, cinq ans, jour pour jour, à dater du premier budget, l'artiste gagnait quarante mille francs, et en devait deux cent mille ! Si l'appétit vient en mangeant, le besoin de dépenser s'accroît en dépensant.

J'ai parlé du costume de l'artiste, peut-être aurais-je dû parler aussi de son logement. Et d'abord, il y aurait à faire cette observation, que si le costume s'est simplifié, s'est abaissé au meilleur marché possible, le logement a suivi la progression contraire. Une fortune de banquier ne suffirait pas aux mille et une tentations d'originalité, de magnificence auxquelles l'artiste moderne est exposé dans l'embellissement de son manoir. Autrefois, l'artiste réservait toute son imagination, tout son génie, pour son art ; mais aujourd'hui, le pittoresque et fantastique arrangement de sa demeure en réclame une bonne partie ; et pour cet arrangement, ce n'est pas assez de l'imagination, du génie, il faut encore beaucoup d'argent. Le luxe de l'appartement, de la maison entière, ouvre sous les pas de l'artiste un abîme, dans lequel les bénéfices les plus beaux vont s'engloutir. Avec cette cause permanente de dommage, de ruine, pas de budget normal possible ; les crédits supplémentaires s'entassent l'un sur l'autre, sans mesure et sans fin.

Un travers commun aux hommes, et par conséquent aux artistes qui n'ont pas d'ordre, c'est de s'en croire doués à un dégré suprême. Pour l'ordre matériel de son intérieur, Beethoven avait cette faiblesse risible : il bouleversait tout dans son ménage, et se plaignait que sa servante ne rangeât rien, le condamnât perpétuellement à des recherches inutiles. Un autre grand artiste, Talma, se hâtait d'inscrire sur un registre, en écriture très fine et presque illisible, chaque somme dont il se constituait débiteur par des achats que nulle raison ne justifiait, que ne modérait nul principe. Cette opération faite, il n'y pensait plus et se regardait comme parfaitement en règle. Sa femme lui reprochait un jour son excessive prodigalité : « Si je vous imitais, lui disait-elle, si je dépensais autant de mon côté, où en serions nous ? — « Eh bien ! quoi ? reprit Talma, nous devrions davantage ! » Cette réponse est le sublime du genre ; elle est digne d'un acteur tragique, et tient beaucoup du fameux : Qu'il mourût.

Indépendament des tentations, des séductions, dont la vive sensibibité de l'artiste ne saurait le défendre, il y a encore un obstacle terrible à la régularité de son budget, ce sont les distractions. On a souvent conté l'anecdote de ce compositeur célèbre qui, n'ayant pas chez lui de quoi payer un billet à l'échéance, s'en va trouver un ami et lui emprunte la somme nécessaire. L'ami demeurait dans un quartier lointain, par-delà les ponts ; en revenant le compositeur s'arrête sur les quais devant les magasins d'estampes et de curio-

sités : un marchand de brick-à-brac fixe surtout son attention. Il entre, examine, achète, et rentre chez lui portant sous son bras un superbe magot de la Chine qui lui coûtait tout juste la somme destinée au paiement du billet.

Dusseck — raconte-t-on, — était sur le point de jouer dans un concert : il prélude pour essayer le piano, passe et repasse sur une touche qui a le défaut de s'enfoncer beaucoup trop à chaque pression de ses doigts puissants. Il cherche un moyen de remédier au mal, fouille dans la poche de son gilet, en tire un chiffon de papier, qu'il plie, façonne et glisse sous la touche inégale. Il joue supérieurement, et se lève au milieu des bravos, sans songer à retirer le chiffon, dont il ne se souvient qu'au bout de trois jours : c'était un billet de mille francs, qu'un éditeur lui avait remis le matin même du concert.

L'antipode de l'artiste dissipateur, distrait, négligent de tout autre intérêt que celui de son art, c'est l'artiste si éloquemment désigné sous le titre de Pot-au-feu, courant le cachet tant que le jour dure, composant le soir et le dimanche, plaçant ses économies à la fin de chaque mois, ne se permettant jamais la moindre partie de plaisir, le moindre voyage, et n'entrevoyant pas de plus bel avenir que la continuation indéfinie de cette existence végétative et mécanique jusqu'à ce que l'heure décisive l'appelle à courir le cachet et à composer là-haut.

L'artiste Pot-au-feu n'est pas naturellement enclin aux orages des passions qui déconcertent les plans de conduite sagement arrêtés. Il ne se marie que lorsque le hasard jette sur son chemin une femme, qui n'est ni belle ni laide, mais qui lui apporte une belle dot, et en général il n'a pas beaucoup d'enfants. Pour lui le plus beau vers de la langue française est celui-ci :

Cinq et quatre font neuf : ôtez deux, reste sept.

Je causais avec un artiste tenant le milieu entre les deux types que je viens d'esquisser, et que j'appellerai artiste philosophe. Je lui demandais pourquoi il ne faisait pas comme tant d'autres de ses confrères, et comment, avec un talent supérieur, il se renfermait constamment dans de certaines limites de travaux et de plaisirs évidemment plus restreintes que ses facultés d'artiste et d'homme.

— Que voulez-vous ? me répondit-il, je sais à un louis près ce qu'il me faut pour vivre comme je vis, et je trouve déjà qu'il est assez ennuyeux de le gagner. Je travaille, je reçois et je paie : l'argent fait la navette, et j'ai calculé combien il fallait que la même pièce de cinq francs repassât de fois par mes mains pour que je ne manquasse de rien d'ici à la fin de mes jours. Quant à me faire des rentes, je n'en prendrai la peine que quand Dieu m'aura donné parole de me laisser vivre après les avoir amassées.

Paul SMITH.

Max Schillings.

L'Opéra royal de Munich vient de donner le *Pfeifertag* de *Schillings* avec un luxe de mise en scène, une recherche de détails, un souci de vérité artistique pui font honneur à la première scène lyrique de l'Allemagne (car l'opéra de Munich à tort ou à raison, en dépit de Frankfort, Cologne, Dresde, Leipzig ou Berlin, passe pour la 1re scène lyrique de l'Allemagne et la plupart des œuvres nouvelles, après avoir fait leur tour de pays, viennent demander à Munich la consécration de leur succès). Max Schillings n'avait guère besoin de cette consécration.

Comme musicien, il est universellement reconnu et apprécié de ce côté du Rhin, et parmi les jeunes *post Wagner* qui procèdent du Maître, je n'en sais pas de plus généralement admiré. Wagnérien, il l'est franchement, plus que tout autre, mais à sa façon qui est intelligente. Il ne *subit* pas une influence tyrannique,